

Jean Morisset : *Sur la piste du Canada errant* : Essai : Éditions du Boréal : 2018 : 360 pages (recension)

Par Jean-Paul Coupal

Voici quelques jours est décédé le géographe Jean Morisset. En la circonstance, je me suis plongé dans ce qui est devenu son livre-testament de 2018, « *Sur la piste du Canada errant* ». Le Canada errant, c'est le Canayen métis né des « Francos » déserteurs de la Nouvelle-France autoritaire et dont les mères étaient huronnes ou algonquines. Ceux qui furent ces « *go-between* » (des intermédiaires), entre Sauvages et Canucks, avaient vécu comme coureurs des bois puis Voyageurs avant d'être enrôlés de force dans l'ANB : « *Cet ouvrage a pour ambition de raconter par à-coups une histoire : celle du Canadien canayen métis-créole à l'oralité nomade au sein du pays errant.* » Le Canada de Morisset est un Canada qui glisse hors des frontières dans lesquelles les Constitutions successives ont essayé de l'enfermer : « *Il s'agit d'un pays caché, dont la nature n'apparaît guère dans les traités géographiques et philosophiques de l'Occident puisqu'il en est l'échappée.* »

Morisset nous dit que si les Métis n'ont pas de pays, ils ont quand même une historicité, une unité qui fait sens à condition qu'on ne limite pas son regard aux tracés des frontières. Ce sont des résistants au sens noble du terme, qui luttent contre les « expertocrates », car

leur mandat est de nier son [le Métis] existence, leur propos de dissimuler sa permanence, leur objectif de rendre illégitime son identité sous le carcan géopolitique d'une Nord-Amérique qui en a volé le cœur et dévoré l'âme pour en déposer l'échine sous les décombres de l'oubli.

Ai-je besoin de souligner que Morisset est un grand poète, la voix métisse des Amériques? Très jeune, il a déserté sa Bellechasse natale pour étoffer son identité de l'ensemble du continent : du Grand Nord Arctique au Brésil en revenant par la Guyane et les Caraïbes. Morisset tisse l'étoffe de la personne métisse issue du parler français : « *Sous le British North America d'Ottawa et les United States of America de Washington percole une Amérique secrète, une Amérique canadienne dont le parler-senti est devenu celui d'une Amérique première niée par tous, y compris par elle-même.* »

Comme me le révélait un autre ouvrage récemment, les Métis sont les seuls authentiques autochtones du continent américain. Tous les autres qui y habitent proviennent d'ailleurs, y compris les Sauvages qui descendent (leur ADN le prouve) de peuples migrants venus d'Asie du Nord-Est à une époque où l'Amérique était déserte d'humanité. Morisset ne tient pas compte de cette arrivée précoce. Du moins leur devons-nous d'avoir été les « premières nations » à sculpter le continent. Ces descendants de ces Asiates et de ces Européens qui se rencontrèrent à des milliers d'années d'écart sont les Métis qui couvrent l'ensemble des continents américains.

Parce que l'historicité métisse ne s'est pas encore matérialisée en un grand récit historique conforme à sa « mouvance identitaire », elle fait du peuple canayen un « peuple évanescent ». Morisset, mage des mots, s'efforce de corriger notre vocabulaire ethnique et géographique « tordu ». S'il préfère le terme « Canayen » à celui de Canadien, c'est que ce peuple est autre chose

que l'identité inscrite sur les passeports. Il nous reprend qu'écrire « Américain » ou « Mexicain » avec un « c » sont des anglicismes contre une terminaison française en « qu ». Pour lui, le Canada version britannique est une fiction. Tout le livre vise à le démontrer. C'est le produit des fantasmes des Britamiens (autre néologisme), ces descendants des Loyalistes qui se distribuèrent autour de l'ancienne Nouvelle-France (et pour cause, nous le verrons plus loin), en fuyant la Révolution américaine. L'aliénation par le langage est sans doute cause de bien des embrouillements de nos points de repère qui donne l'impression, par exemple, qu'il existe mille lieues entre le fleuve Saint-Laurent et le fleuve Katarakoui.

Le lecteur est tenu dans un état d'ambivalence constant, produit de cette historicité métisse que l'auteur veut nous faire comprendre de l'intérieur. En ce sens, l'ouvrage de Morisset est-il la plus grande entreprise jamais vue de décolonisation des populations de la Nord-Amérique (qui remplace ici l'« Amérique du Nord », comme il inverse le « Nouveau Monde » en « Monde nouveau »). Partout, les frontières géographiques des atlas éclatent, laissant s'interpénétrer les espaces et les peuples. Le « Canada errant » n'est donc pas une formule tape-à-l'œil, mais une réalité, une unité d'espace, si évanescence soit-elle. Des « terres de braises aux terres de neiges », du Brésil à l'Arctique, une unité se dégage, unité niée, refoulée, ignorée qui est la source de bien des incompréhensions.

Le récit de Morisset est imbu d'une mélancolie qui ne fait que traduire la « conscience malheureuse » qui est non seulement celle des « Canayens », mais aussi des Britamiens. Et, est-elle encore plus insupportable chez eux, car le Canada n'est pas leur pays. Alors que les « Francos » s'efforçaient de déserrer la réserve laurentienne où les avait forclos l'acte de 1774, les Britamiens,

conduits par des colons écossais (Macdonald), irlandais (D'Arcy McGee) et, reconnaissons-le, canadiens-français (G.-É. Cartier), ont concocté non un pays nouveau, libre et démocratique, mais un contrat commercial pragmatique entre différents morceaux d'empire. Au contraire de « Bolivar et Jefferson [qui] ont voulu créer un nouveau pays dans sa rupture avec l'Europe, Macdonald entend réaliser exactement l'inverse : produire un État colonial à partir de la rupture avec une Amérique déjà incarnée par le fait autochtone et le fait métis canadien. C'est pourquoi Macdonald rejette à la fois le Canada et le projet d'un Monde Nouveau aux Amériques ». Les soi-disant pères de la Confédération n'ont donc fait que mettre bas un pays où l'ennui et la platitude font son titre du « plus meilleur pays au monde ».

Se sentaient-ils encore trop vulnérables puisque, comme le rapporte Morisset, « dès qu'on le compare aux autres entités américaines (Brésil, Mexique, Caraïbe, Anglo-Amérique), un fait s'impose d'emblée : le Canada procède d'une mise en œuvre coloniale française qui a échoué. De là son succès procédant de l'échec de la France et, partant, sa résultante inattendue, soit l'émergence d'une espèce imprévue par les Lumières de Versailles... », la nation canayenne. D'où qu'« on refuse jusqu'à aujourd'hui de le reconnaître, mais de toute l'aventure coloniale aux Amériques, le Canadien demeure à peu près un des seuls ressortissants du Monde Nouveau à s'être vu attaqué et vilipendé aussi bien par le Sauvage que par l'Europe. De là son titre de gloire manifeste; et de là aussi, à ses yeux, la honte qu'il ressent vis-à-vis ce qui fait pourtant sa grandeur ». Comment les Britamiens auraient-ils voulu vivre sous sa tutelle ?

Telle est la poursuite de cet essai tenant du récit et de ce récit tenant de l'exploration à travers des détournements politiques ininterrompus depuis trois siècles. Mensonge identitaire

internalisé à un point tel que ses propres ressortissants n'ont eu de cesse, depuis la seconde moitié du XXe siècle, d'occire en eux le Canayen et de l'enfourer sous l'appellation de « Québécois ». Un tel transfert exprimant un « self »-rejet tenant du tabou et qui n'abuse personne d'autre que lui-même. Et se solvant par un désarroi spirituel sans fond : celui de bâtard transcendant incapable de s'assumer et refusant de passer pour le « Sang-Mêlé », le « Sauvage blanc », le « résidu impérial », l'« habitant hillibilly » ou l'« ethnic trash » que l'Europe et l'Amérique anglo se sont complu à voir dans ce personnage réfractaire de « *French bastard* » et d'« homme à squaw » tout en l'admirant à la dérobée.

Malgré les soi-disant progrès dans l'éducation, la citoyenneté et la prise en charge nationale, la même conscience malheureuse persiste. Transforme-t-on les Canadiens français en Québécois? Ce n'aura été qu'une stratégie de plus du refoulé; « *la faute ontologique d'être un Canayen que la mise en œuvre d'un "Homo quebecensis" allait se charger d'éradiquer de la surface de la Terre* ». Ici le complexe est partagé par les Métis : « *Exacerbation auto-niée dont les victimes n'osent pas esquisser le bilan, croyant échapper par le non-dit à la souffrance lancinante du sans-nom. Celle de l'oubli comme seule mémoire légitime; celle de l'errance se soldant par le désarroi suicidaire. Angoisse inavouée du paria exilé dans ses propres terres, parcourant sans relâche le sien-pays-disparu sous la piste de ses mocassins, de ses souliers d'beu, et cherchant sans répit, dans les semelles du vent, les signes précurseurs de la liberté* ». Car la liberté, comme disait l'autre, est « *plus qu'une marque de Yogourt* ». Et lorsque Morisset ajoute : « *Un tel tourment révèle jusqu'à quel point le Canadien-fait-Québécois est soumis à un processus de dédoublement qui le force à devenir tour à tour allié ou ennemi de lui-même. Ennemi inavoué qu'il*

doit combattre et liquider au nom de sa libération », il inverse le diagnostic de schizophrénie collective identifiée par Jean Bouthillette dans les années 1960.

On l'aura remarqué. Tout est transfert de noms, de titres. Frauduleusement, selon Morisset, les Britamiens usurpent le titre des Canayens : « *Un tel processus de transfert et d'usurpation constitue une réussite quasi incontestée, puisque les Canadiens en vinrent à se désigner eux-mêmes, par aliénation mentale et mimétisme linguistique, sous le vocable de "Canadiens français". Ce qui est là un anglicisme patent.* » Ni nation, ni pays, le Canada est le nom qui dissimule le résidu de l'Empire britannique d'Amérique du Nord, un peu comme l'ancien British Raj indien, puisque « *près de quatre présumés Canadiens sur cinq ne sont... pas des Canadiens mais des "British Americans" qui se sont approprié l'identité des Canadiens vaincus, pour la projeter dans le cadre géopolitique actuel. Ainsi, les ressortissants de l'Amérique du Nord britannique et leurs assimilés ne sont investis d'aucun fondement historique les autorisant à se désigner comme "Canadiens" ou "Canadians", pour la bonne raison qu'ils n'en sont pas. Ils n'en parlent pas la langue, n'en partagent pas la culture, ne sont pas issus de la même plaque tectonique ni du même rêve et, surtout, ils ont systématiquement refusé d'entretenir le même rapport à la terre et à l'homme d'Amérique* ».

Énoncé de cette manière, nous comprenons l'impossible prise de conscience des Britamiens. Sur les deux siècles et quart que persiste leur domination, entre le métissage et l'assimilation, le nomadisme et le sédentarisme, s'est inscrit le sort des Canayens. Dès la Conquête, il n'y avait qu'une alternative à l'assimilation : la fuite, la mouvance, le déplacement. C'est là que l'historicité métisse se dégage non de la seule occupation britannique, mais de toutes les occupations européennes :

« L'histoire des États du Nouveau Monde procède donc de la trame des tentatives d'assimilation des minorités, tentatives sans cesse réussies, sans cesse ratées, ou plutôt accomplies-avortées en même temps. Or, ce sont essentiellement ces entités marginales qui, à leur insu, contribuent à former l'armature de l'américanité ». Assimilation européenne. Méfiez-vous des cadeaux des Français! Les Américains ont bien compris qu'installée, la Statue de la Liberté dans le port de la « Nouvelle York » devait tourner le dos au continent en tant que signe d'accueil; le dos tourné à l'océan, c'eût été signe d'invasions annoncées, ce qui aurait chatouillé la fibre raciste des Yankees de l'époque.

Toute l'essence tarie de l'historicité britannienne provient de cette fuite de l'Américanité : « Il faut dire... que ce sont les descendants des quelque cinquante mille sujets restés fidèles à la Couronne britannique, dans les colonies anglaises, après la proclamation des États-Unis, qui formeront l'ossature de l'Amérique du Nord britannique en 1867. Ceux-ci ne constituent évidemment des "loyalistes" qu'aux yeux de l'Angleterre, car vis-à-vis du Canada et des Amériques dans leur ensemble, ils ne peuvent être que des traîtres et des renégats refusant l'essence même du Nouveau Monde. Ainsi, s'opposant donc à la fois à leur libération et à leur propre renaissance, les loyalistes véhiculeront avec eux l'idéologie implicite d'un triple refus : refus de l'altérité, refus du nomadisme et refus du métissage, c'est-à-dire les trois éléments essentiels de l'américanité. ».

Pour les Britanniens d'Amérique du Nord, la situation atteint une dimension tragique à laquelle ont échappé les Yankees grâce à l'Indépendance. C'est devant leur révolution que les Loyalistes ont reflué vers les terres des « Francos » : « De tout l'hémisphère, les loyalistes seront en effet parmi les seuls à refuser le sevrage politique qui leur eût

permis de proclamer leur autonomie. À l'image classique des Canadiens vaincus de la Conquête britannique vient donc s'opposer une image non moins réelle, celle des Anglais loyalistes et de tous leurs assimilés de l'ANB qui, refusant de s'auto-déterminer, se sont vaincus eux-mêmes jusqu'à aujourd'hui dans leur devenir américain », ce qui fait qu'ils sont encore sous la coupe d'un monarque dont le représentant seul rend les lois valides et qu'un écervelé comme Justin Trudeau s'obstine qu'il n'y a pas là matière à problèmes. Il ne voit pas le fait « qu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de "Canadiens" mais que des "British North Americans" s'étant toujours définis par la négative : "We are not French Canadians... We are not Yanquis, we are not... We are not..." et ayant absolument besoin du "are-not" pour se définir. Si bien que, sans Canadiens devenus Québécois, c'est l'existence même des Britanniens – ou, si on veut des "Are-Notians" – qui est mise en péril ». Chez Trudeau, « c'est le "sait"-pas qui tient lieu de savoir ».

Cultiver un « devoir de mémoire », c'est oublier que « ce pays fonctionne à la culture de l'oubli ». Ne nous y trompons pas, « la question des identités mouvantes et des peuples enclavés vient nous projeter immédiatement en dehors des normes. Nous sommes des peuples hors normes non prévus par l'histoire reçue » contre lesquels les États ne cessent d'élaborer des structures de « containment » afin d'enclaver ces « identités mouvantes » : « Le fait et le principe de l'autorité sont établis prioritairement au fait et au principe de la liberté. » Tournant le dos à l'Amérique, les Britanniens réinventent la Proclamation royale de 1763, qui affirmait la « protection » du gouvernement de Sa Majesté sur les Sauvages, y compris ceux qui lui avaient servi à vaincre les « Francos ».

C'est l'Acte de Québec de 1774 qui pratique cette notion de « réserve » sur la population française établie sur les rives du Saint-Laurent qu'elle ne peut déporter, comme elle le fit pour les Acadiens; une « réserve » clôturée par l'« Exempted Territory » qui agissait comme une frontière intérieure afin d'interrompre toutes relations des « Francos » avec les Sauvages : « *Parce que la "Province of Quebec" fut conçue en tant que domaine d'encerclement afin d'y enfermer tous ses habitants plutôt que de les déporter : la "réserve des Canadiens" pour faire usage d'un vocabulaire actualisé, il s'agissait, avant la lettre, du premier bantoustan de l'Empire.* »

Dans leur « refus d'une Nord-Amérique métisse et forestière qui serait le pendant de la Sud-Amérique créole et mulâtre », « l'Angleterre a intuitivement compris que la meilleure façon d'abattre un peuple métis en mouvance était de l'enfermer à ciel ouvert, en sectionnant, en excisant ses pousses et ses fourches géographiques. Plus encore, c'est le supplément d'âme géographique qui a projeté le Canadien aux quatre coins du continent que la "British America" voulait s'approprier. Et cela, dans un double processus complémentaire : usurper l'âme du Canadien tout en le méprisant et s'approprier le corps-fleuve tout en encerclant le corps du Canadien. Exactement comme elle l'a toujours fait de l'homme premier et comme elle continue de le faire ».

Cette stratégie, en effet, est toujours en cours et depuis un demi-siècle réussit mieux même que durant la longue durée de la « Grande Noirceur » (1840-1960) : « *Dans un premier temps, il s'agit d'insérer tous les minoritaires dans une "réserve mentale", les laissant librement macérer au fond de leur présumé ghetto culturel en poursuivant leur "self-destruction"; puis, dans un deuxième temps, une fois la mémoire et la résistance suffisamment érodées, on les extrait tous de leur "réserve" afin*

de leur octroyer les bienfaits de l'assimilation qui les rendra aptes à relever le "grand défi" qui les concerne tous : la formation de l'Empire britannique d'Amérique sous le nom même de "Canada". » Mieux que la police du clergé – des garde-chiourmes dicit Morisset –, l'« homo quebecensis », né de la Révolution tranquille, contribue-t-il à poursuivre l'œuvre majeure de l'ANB. Si l'angoisse de la perte de la langue était une crainte doublée d'optimisme au début du XX^e siècle, au début du XXI^e elle prend des proportions paniques dont témoignent les politiques du gouvernement Legault.

Est-ce paradoxal si ce long itinéraire suivi par Morisset aboutit à la double fraude de la Convention de la Baie-James des années 1970? Fraude envers les autochtones, mais aussi fraude envers les Québécois puisque tous les documents liés à l'« entente » ont été concoctés dans les officines d'Ottawa, dans la langue du conquérant. Pour Morisset, c'est clair : « *Il ne peut exister de droits aborigènes en dehors de l'assujettissement colonial initial. En d'autres mots, c'est l'assujettissement qui crée le droit.* » C'est là une règle qui dépasse la condition des conquis, car elle est propre à tous les « sujets » d'une monarchie. Après une succession de « droits concédés » par des traités, « *les Autochtones éradiqués de la conquête de l'Ouest et du Nord-Ouest se voient soudain, dans le cadre du Québec et dans la peau des Cris de la Baie-James, les derniers résistants d'une conquête perpétrée cette fois-ci par les Canayens vaincus en passe de devenir les Québécois "conquérants, arrogants et sauvages"* ».

Les derniers chapitres du livre concernent cette Convention chargée de résoudre les tensions entre les autochtones de la Baie-James défendant leurs territoires et le gouvernement libéral de Robert Bourassa engageant Hydro-Québec dans la construction des grands barrages au début des années 1970. Moins que québécoise, la Convention

n'aura été qu'une reprise du processus de dépossession des terres, mais aussi des esprits, car à quel point l'esprit autochtone était-il en mesure de comprendre celui des Britamiens qui lui ont refile cette convention? Seule la forme de la présentation avait changé, puisqu'« *entre le paternalisme d'antan que la Convention prétend révoquer et le technocratisme bien contemporain qu'elle instaure, le pouvoir reste sous le contrôle du même mandarinat* ». Des mandarins britamiens.

Piège odieux, abject, car « *en paraphant la Convention de la Baie-James selon le modèle mis au point à l'occasion du traité n° 1, en 1871, comme réponse à la première grande résistance métisse (aussi bien canadienne qu'autochtone), le Québec a virtuellement assumé lui-même la succession des meurtriers de Riel. Il aura donc fallu moins d'un siècle (1885-1975) pour que, oubliant leur histoire, les Canayens aillent pactiser avec le conquérant britannique, avec l'aliénation de leur propre passé et avec leur destitution ontologique* ». Le jugement de Morisset envers les Québécois est ici impitoyable : « *...l'affaire de la Baie-James apparaît, dans ses fondements, comme un exercice de dépravation spirituelle et de perversion juridique qu'il est temps de reconnaître comme telles.* »

Telle est la conclusion magistrale de Morisset : « *On a beau se raconter toutes les histoires qui nous viennent à l'esprit, nous vivons dans un système colonial où c'est l'État qui exprime et prescrit notre identité juridique et qui définit nos rapports aussi bien avec nous-mêmes qu'avec les nations premières. Sous un tel ordre, aucune vision du monde – quelle qu'elle soit – ne peut se substituer à celle de l'Empire et à sa prescription de l'univers autochtone. Contrairement à ce qu'affirme la Charte des droits et libertés, nous ne jouissons pas, dans ce pays, de la liberté de penser ce pays en tant qu'instance pré-britannique et post-britannique.* » Cette oppression coloniale finit par retomber sur

la population canadienne qui refuse aujourd'hui l'aliénation britamienne de ceux restés accrochés à leur Roi. N'a-t-on pas vu d'ailleurs des tentatives de néo-colonialisme reprendre de la vigueur sous le gouvernement Harper, et celui qui lui a succédé est à peine moins larbin.

Dans cette dialectique de l'historicité sans histoire et de l'histoire sans historicité, aux yeux de Morisset, l'errance métisse « percole » toujours sous les représentations britamiennes de l'Amérique. Pour lui, « *c'est l'alliance du Saint-Laurent et de l'hiver qui a permis la résistance. Et, par voie de conséquence, le maintien en Canada de ce qu'on appelle le "français", mais qui constitue une des grandes langues créoles des Amériques* ». Le créole qui se diffusa au-delà de l'enclave laurentienne et qui s'est répandu dans l'ouest du Mississippi grâce aux Canayens a préparé l'occupation du continent voué à la Manifest Destiny yankee : « *c'est... le fondement "french-indian" [qui] constitue, sur le triple plan géographique, imaginaire et identitaire, le fait essentiel de l'existence des États-Unis* ».

En définitive, l'affaire en est toujours une de langue. La langue vernaculaire des populations chaudes contre la langue frette de l'administration et du pouvoir. La façon dont s'est réglée la fronde autochtone à l'entreprise de la Baie-James montre le glissement volontaire et inconscient des Québécois vers l'assimilation totale à la langue administrative de l'État : « *Alors que le Canayen souhaite fonder un pays et une identité contre sa propre mémoire géographique et spirituelle, c'est-à-dire contre ses fondements autochtones, l'affaire de la Baie James apparaît comme une suite de longs malentendus.* » Lors de la Paix des Braves, trente ans plus tard, la langue administrative de l'État québécois s'est félicitée d'avoir compris et promis qu'il n'y aurait plus de malentendus avec [ses] Sauvages.

« *Quel aura donc été et quel est donc le sens de l'aventure américaine?* », se demandait au départ Jean Morisset. Au bout de 360 pages, la question primordiale s'est scindée en deux. D'une part, « *quelles sont les "vérités fondamentales du Canada"?* »; et plus précisément, « *quelles sont les vérités fondamentales de la "British America"?* ». Il est impératif pour les Canayens (les Québécois), selon l'auteur, de placer ces deux questions comme préalables à toutes réflexions politiques : « *C'est là une invitation qu'on ne saurait décliner.* »

Notice biographique

Jean-Paul Coupal est né à Saint-Jean-sur-Richelieu, 1955. Maîtrise de l'UQAM, doctorat de l'Université Concordia. Historien et philosophe de l'histoire. Il est possible d'accéder à l'ensemble de ses travaux à ces trois adresses :

« *Lettres à un jeune philosophe de l'histoire et autres essais* » : <https://jeanpaulcoupal.blogspot.com/>

« *La Bibliothèque hantée* » : <https://jcoupal.blogspot.com/>

et « *Le Grand-Duc* » : <https://legrand-duc.blogspot.com/>